

**Afrique.**

**La Reine des Oiseaux**

**Tradition Orale (S/O-S/O)**

L'autruche était depuis toujours la Reine des Oiseaux. Grande et forte, elle savait courir très vite, mais surtout, elle était extrêmement sage et perspicace. Cependant, certains oiseaux, surtout ceux qui étaient fiers de voler haut et bien, se plaignaient de leur reine.

L'aigle protestait plus que les autres :

«Comment se fait-il que l'autruche soit notre reine puisqu'elle ne sait pas voler ? Pendant que nous y sommes, une poule pourrait aussi bien faire l'affaire !»

Le cormoran, l'albatros, puis le serpenteaire se rallièrent à l'aigle, obtenant que l'on procède à de nouvelles élections. L'oiseau qui volerait le plus haut, régnerait sur les autres. L'autruche ne participa même pas à la compétition et, de honte, cacha sa tête dans le sable.

La compétition commença. Le cormoran, l'albatros et le serpenteaire s'élevèrent très haut dans le ciel, mais l'aigle vola encore plus haut. Il planait triomphalement dans les nuages, quand il vit soudain un petit troglodyte s'agiter au-dessus de lui. Il s'était caché subrepticement dans le plumage de l'aigle qui l'avait emporté jusque dans le ciel.

L'aigle tenta en vain de voler encore plus haut, mais les forces lui manquèrent. Les oiseaux furent interloqués et mécontents. Ce minuscule troglodyte ferait, en vérité, un piètre roi ! Le petit oiseau se hâta de les rassurer :

«Je ne veux pas être roi. Quel souverain pourrais-je faire ? Aussi mauvais que ce stupide aigle qui se laisse duper par n'importe qui ? Que la sage autruche continue à être notre reine !»

Et c'est ainsi que l'autruche resta la Reine des Oiseaux.

Allemagne

Recueil : [Contes de l'enfance et du foyer](#)

**L'Oiseau d'or (Der goldene Vogel) - Wilhelm et Jacob Grimm (1785-1863)**

Il y avait une fois un roi qui possédait derrière son palais un joli jardin où se trouvait un arbre qui portait des pommes d'une couleur d'or. Il arriva qu'en automne, lorsque les pommes furent mûres, le roi les compta, et que le jour suivant il s'en trouva une de moins. En conséquence, le roi ordonna qu'à l'avenir quelqu'un veillerait toutes les nuits au pied de l'arbre. Comme il avait trois fils, il confia d'abord ce soin à l'aîné ; mais vers minuit celui-ci n'eut plus la force de lutter contre le sommeil, et le matin suivant il manquait une deuxième pomme.

Le second fils fut chargé de veiller la nuit suivante ; mais il ne fut pas plus heureux que son frère ; il s'endormit vers minuit, et le lendemain il manquait une nouvelle pomme.

Vint le tour du troisième fils, qui était disposé à monter bravement sa garde ; mais le roi n'avait pas grande confiance dans le résultat de sa bonne volonté, pensant que, puisqu'il était le plus jeune, il serait moins capable encore que ses frères de résister au sommeil ; à la fin pourtant il consentit à lui laisser passer la nuit dans le jardin. Le jeune homme alla donc se poster sous l'arbre, y fit sentinelle, et ne permit pas au sommeil de fermer ses paupières. Lorsque sonna minuit, il entendit quelque chose bruire dans l'air, et il vit, à la clarté de la lune, s'approcher en volant de son côté un oiseau dont le plumage était entièrement d'or. Celui-ci s'abattit sur l'arbre, et il était sur le point d'enlever une pomme avec son bec, lorsque le jeune homme lui envoya une flèche. L'oiseau s'envola, mais la flèche avait touché une de ses ailes, d'où une plume d'or se détacha et tomba à terre. Le jeune homme la ramassa, et la porta le lendemain matin au roi, en lui racontant ce qu'il avait vu pendant la nuit. Le roi assembla son conseil, et chacun fut d'avis qu'une telle plume valait autant que le royaume tout entier.

— Si cette plume a un si grand prix, dit le roi, il ne peut me suffire de ne posséder que celle-là, je veux avoir l'oiseau lui-même.

L'aîné de ses fils se mit donc en campagne, et plein de confiance dans son habileté, il se flatta de trouver bientôt l'oiseau d'or. Après avoir marché longtemps, il aperçut un renard assis sur la lisière d'un bois, arma son fusil, et coucha l'animal en joue. Le renard lui cria :

— Ne me tue pas, car je veux te donner un bon conseil : tu es sur la bonne route pour trouver l'oiseau d'or ; tu arriveras ce soir dans un village où tu verras deux auberges en face l'une de l'autre ; l'une d'elles sera brillante de lumière, et tu y entendras rire et chanter ; n'y va point ; mais entre avec confiance dans l'autre, malgré son extérieur misérable.  
— Comment un aussi sot animal pourrait-il me donner un conseil raisonnable ? pensa le prince ; et il lâcha son coup, mais sans atteindre le renard qui dressa sa queue et disparut comme un éclair dans le bois.

Le voyageur continua sa route et arriva le soir dans le village où se trouvaient les deux auberges : dans l'une on chantait et l'on dansait ; l'autre, au contraire, avait une apparence

de tristesse et d'abandon.

— Je serais bien sot, pensa le prince, d'entrer dans cette misérable bicoque, de préférence à cette maison où l'on s'amuse si bien.

En conséquence, il entra dans l'auberge bruyante, y vécut dans la bonne chère et le plaisir, et oublia l'oiseau d'or et son père.

Lorsqu'il se fut écoulé quelque temps sans qu'on vît revenir le prince au palais, son frère cadet partit à son tour, dans le but de chercher l'oiseau d'or. De même que son frère, il rencontra le renard dont il méprisa également les conseils. Il arriva en face des deux auberges, et à la fenêtre de celle où retentissaient les cris de fête, il aperçut son frère qui lui lit signe de venir; Il n'eut pas la force de résister, entra dans l'auberge et se mêla aux joyeux convives.

De nouveau s'écoula quelque temps, et comme ses aînés ne revenaient pas, le plus jeune des princes voulut aussi tenter son étoile. Le père n'y voulut pas d'abord consentir, pensant qu'il aurait moins de prudence que ses frères et qu'il lui arriverait sans doute quelque malheur qui le priverait de lui pour toujours. Mais à la fin, cédant à ses instances, il lui permit de partir. Cette fois encore, le renard était assis sur la lisière du bois, et comme précédemment, il demanda grâce pour sa vie en échange de son bon conseil. Le jeune homme avait un bon cœur ; il dit au renard :

- Sois tranquille, mon ami, je ne te ferai point de mal.
- Tu n'auras pas lieu de t'en repentir, répondit le renard, et pour arriver plus vile à tes fins, viens fasse air sur ma queue.

A peine le prince y fut-il assis, que le renard se mit à courir, à courir si vite en sautant par-dessus pierres et broussailles, que le vent sifflait dans les cheveux de notre voyageur.

Quand ils furent arrivés au village, le jeune homme mit pied à terre, suivit le bon conseil du renard et entra sans se retourner dans la pauvre auberge où il passa paisiblement la nuit. Le lendemain matin, il n'eut pas plutôt quitté le village, qu'il rencontra le renard assis au coin d'un champ.

— Je veux, cria ce dernier, te dire ce qui te reste à faire. Continue de marcher toujours tout droit devant toi ; tu arriveras enfin près d'un château devant lequel tu verras tout un régiment de soldats couchés par terre: que cela ne t'inquiète pas, car tous ces soldats seront alors en train de dormir et de ronfler : passe au milieu d'eux, pénètre dans le château, traverse les nombreux appartements jusqu'à ce que tu parviennes dans une chambre, où dans une cage de bois tu verras perché un oiseau d'or. A côté, se trouve une cage magnifique et tout entière d'or, mais ne va pas tirer l'oiseau de sa cage modeste pour le placer dans la cage précieuse ; sinon, tu te repentiras de ne m'avoir point écouté.

Cela dit, le renard dressa de nouveau sa queue, et le prince s'y assit : puis l'animal se remit à courir, à courir si vite en bondissant par-dessus pierres et broussailles, que le vent sifflait dans les cheveux de notre voyageur.

Lorsqu'il arriva près du château, il trouva tout dans l'état que le renard lui avait annoncé. Le prince pénétra jusque dans la chambre où l'oiseau d'or se trouvait renfermé dans une cage

de bois ; près de là s'en trouvait une autre en or massif ; il vit en outre dans la chambre les trois pommes d'une couleur d'or qui avaient été dérobées dans le jardin du roi son père. La pensée lui vint aussitôt qu'il serait ridicule de transporter un si bel oiseau dans une si pauvre cage ; il ouvrit la porte, saisit le noble animal et le plaça dans la cage d'or. Au même instant l'oiseau poussa un cri perçant. Les soldats s'éveillèrent, se précipitèrent dans le château et emmenèrent le prince en prison. Le lendemain matin il passa devant une commission militaire et fut condamné à la peine de mort. Toutefois le roi consentit à lui faire grâce, à condition qu'il lui amènerait le cheval d'or dont les pieds étaient plus prompts que le vent ; et même il lui promit de lui donner encore pour récompense l'oiseau d'or.

Le prince se mit en route, mais il était triste, car il ignorait où il pourrait trouver le cheval d'or. Il était en proie à ses réflexions, lorsqu'il aperçut tout à coup son vieil ami, le renard, assis au bord du chemin.

— Vois-tu, dit le renard, tu n'as pas suivi mes conseils, et il t'est arrivé malheur. Mais ne perds pas courage, je me charge de ton affaire et je veux t'apprendre le moyen de découvrir le cheval d'or. Continue de marcher toujours tout droit devant toi, et tu arriveras près d'un château dans l'écurie duquel se trouve ce cheval. Devant l'écurie tu rencontreras, il est vrai, les palefreniers et les domestiques, mais ils seront en train de dormir et de ronfler, si bien qu'il te sera facile d'enlever le cheval d'or sans qu'ils s'en aperçoivent. Mais aie bien soin d'observer ma recommandation : mets-lui la méchante selle de bois et de corde, et non celle d'or, pendues toutes les deux à la muraille ; sinon, tu auras lieu de te repentir.

Cela dit, le renard dressa sa queue, le prince s'y assit ; et l'animal se mit à courir, à courir si vite en bondissant par-dessus pierres et broussailles, que le vent sifflait dans les cheveux de notre voyageur.

Tout se trouva en effet tel que le renard l'avait prédit : il entra dans l'écurie et y trouva le cheval d'or ; mais quand il voulut lui mettre la méchante selle de bois et de corde, il se prit à penser :

- Ce serait souiller un si bel animal que de ne pas lui mettre cette belle selle qui seule lui convient.

La belle selle n'eut pas plutôt effleuré la peau du noble cheval, qu'il se mit à hennir fortement. Les palefreniers et les domestiques se réveillèrent, s'emparèrent du jeune homme et le garrottèrent. Le lendemain matin il fut jugé et condamné à la peine de mort. Cependant le roi voulut bien lui faire grâce, et même lui promettre le cheval d'or, à la condition qu'il lui amènerait la belle princesse qui habitait un palais d'or.

Le jeune homme tout soucieux se mit donc en route; heureusement pour lui il rencontra bientôt son fidèle renard.

— Je devrais ne plus m'occuper de toi, lui dit ce dernier ; mais j'ai pitié de ton embarras, et je veux bien encore une fois te tirer d'affaire. Le chemin que tu suis mène droit au château d'or. Tu y arriveras ce soir. La nuit, lorsque tout sera plongé dans le repos, la jeune princesse se rendra à sa maison de bains, afin de s'y baigner. Au moment où tu la verras se diriger de ce côté, cours à sa rencontre et donne lui un baiser; alors elle le suivra, et tu seras sûr de pouvoir l'emmener avec toi; mais ne lui permets pas d'aller d'abord faire ses adieux à ses

parents, car tu ne l'en trouverais pas bien.

Cela dit, le renard dressa sa queue, le prince y prit place, et l'animal se mit à courir, à courir si vite en bondissant par-dessus pierres et broussailles, que le vent sifflait dans les cheveux de notre voyageur.

Arrivé au château d'or, il y trouva tout tel que le lui avait prédit le renard. Il attendit que minuit sonnât et que tout fût plongé dans le repos; dès qu'il vit la belle princesse se diriger vers sa maison des bains, il s'élança vers elle et lui donna un baiser. Elle lui répondit qu'elle ne demandait pas mieux que de le suivre, mais elle le pria avec soupirs et larmes de vouloir bien lui permettre d'aller d'abord faire ses adieux à ses parents. Il commença par s'opposer à sa demande ; mais comme ses pleurs redoublaient et qu'elle était agenouillée devant lui, il n'eut pas la force de résister davantage. A peine la jeune fille fut-elle entrée dans la chambre de son père, que celui-ci se réveilla, ainsi que tout le monde dans le château, et le jeune homme fut arrêté et chargé de liens.

Le lendemain matin le roi lui dit :

— Tu dois périr, et tu n'as d'autre moyen d'éviter la mort que si tu parviens à déplacer celle montagne que tu peux voir de mes fenêtres, et qui me barre la vue de ce côté ; je te préviens que tu n'as que huit jours pour exécuter ce que j'exige de toi. Si tu réussis, ma fille sera ta récompense.

Le prince se mit à l'œuvre, il travailla sans relâche avec la bêche et la pioche ; mais lorsque après sept jours d'efforts il vit sa besogne si peu avancée qu'on en remarquait à peine quelques traces, il tomba dans une grande tristesse et perdit tout espoir. Le soir du septième jour apparut le renard qui lui dit :

— Tu ne mérites pas que je m'occupe de toi, cependant va prendre quelque repos, et je ferai la besogne à ta place.

Le jour suçant, quand le prince s'éveilla et regarda par la fenêtre, la montagne avait disparu. Il alla tout joyeux annoncer au roi que son désir était satisfait, et, bon gré, mal gré, celui-ci dut tenir sa parole et lui donner sa fille.

Les deux fiancés se mirent donc en route, et le fidèle renard ne tarda pas à se présenter à eux.

— Tu possèdes maintenant le plus précieux trésor, dit-il au prince, mais à la jeune fille du palais d'or appartient aussi le cheval d'or.

- Comment pourrai-je me le procurer ? demanda le jeune homme.
- Je vais te l'apprendre, répondit le renard : commence par ramener la belle princesse au roi qui t'a envoyé vers le palais d'or ; il en éprouvera une telle joie qu'il te donnera le cheval d'or; monte-le aussitôt; tends, en signe d'adieu, la main à tout le monde en finissant par la belle princesse; et dès que tu auras saisi cette dernière, tire-la vivement à toi, puis lance ton cheval, et personne ne sera capable de t'atteindre, car ce cheval court plus vite que le vent.

Tout se passa suivant les recommandations du renard, et le jeune homme enleva la belle

princesse sur le cheval d'or.

Le renard ne s'en tint pas là et dit au jeune homme :

- Je veux maintenant t'enseigner le moyen de te procurer l'oiseau d'or. Quand tu seras près du château où se trouve l'oiseau, fais descendre de cheval la jeune fille; sois sans crainte, je la prendrai sous ma protection; puis entre dans la cour du château avec le cheval d'or; à cette vue, le château se remplira de joie, et l'on te fera apporter l'oiseau d'or. Dès que tu auras la cage dans la main, reviens vers nous et fais remonter la princesse en selle derrière toi.

La chose ayant réussi, le prince se disposait à retourner chez son père avec ses trésors, lorsque le renard lui dit :

- Il te reste à me témoigner ta reconnaissance en m'assistant à ton tour.
- Que puis-je faire pour toi ? demanda le jeune homme.
- Quand nous serons arrivés dans le bois, répondit le renard, donne-moi la mort et coupe-moi la tête et les pattes.
- Ce serait là une jolie manière de te prouver ma reconnaissance, dit le prince ; il m'est impossible de te rendre un pareil service. Le renard reprit :
- Si tu ne veux point faire ce que je te demande, je suis forcé de me séparer de toi; mais avant de te quitter, je veux encore te donner un bon conseil : préserve-toi de deux choses : n'achète point de viande de potence, et aie bien soin de ne jamais t'asseoir au bord d'un torrent.

A ces mots, le renard s'enfuit à travers le bois.

Le jeune homme se prit à penser :

- Voilà un merveilleux animal qui a de bien singuliers caprices ! Qui songerait jamais à acheter de la viande de potence ! Et quant au plaisir de m'asseoir au bord d'un torrent, une telle fantaisie ne m'est jamais passée par la tête.

Il poursuivit sa route avec la belle princesse, et son chemin le conduisit bientôt dans le village où ses deux frères étaient restés. Il y remarqua beaucoup d'agitation et de bruit, et quand il en demanda la cause, on lui répondit que deux hommes allaient être pendus. Lorsqu'il fut arrivé plus près du groupe, il reconnut que ces deux hommes étaient ses frères, dont la mauvaise conduite avait mérité cette punition. Il s'empressa de demander s'il ne restait plus un seul moyen de leur rendre la liberté.

- Oui, si vous voulez payer pour eux, lui répondit-on; mais comment voudriez-vous donner votre argent pour d'aussi mauvais sujets?

Il n'hésita pas cependant, paya pour eux, et quand ils furent redevenus libres, ils partirent avec nos deux voyageurs.

Ils arrivèrent dans le bois où, pour la première fois, leur était apparu le renard ; et comme le feuillage y répandait une douce fraîcheur, les deux frères dirent :

- Reposons-nous un moment au bord de ce torrent afin d'y prendre un peu de

nourriture.

Le jeune prince y consentit, et rendu distrait par la conversation, il s'assit au bord du torrent sans se défier de rien. Mais les deux frères le renversèrent dans le ravin, s'emparèrent de la princesse, du cheval et de l'oiseau, et se hâtèrent de se rendre à toute bride au palais de leur père.

- Non seulement, lui dirent-ils, nous vous apportons l'oiseau d'or, mais encore nous vous amenons le cheval d'or et la jeune princesse du palais d'or.

Cela réjouit fort le roi ; mais le cheval refusa de manger, l'oiseau refusa de siffler, et la jeune fille s'assit et pleura.

Cependant le plus jeune des frères n'était pas mort. Par bonheur le torrent était presque à sec, et il tomba mollement sur un lit de mousse ; mais il lui fut impossible de sortir du ravin. Le fidèle renard ne l'abandonna pas dans ce nouveau péril ; il sauta dans l'eau et, s'approchant de lui, le gronda d'avoir oublié ses conseils.

- Je ne puis pourtant pas souffrir ce qui arrive, continua-t-il, et je veux t'aider à revoir la lumière du jour.

Puis il lui recommanda de saisir sa queue avec les deux mains et de s'y accrocher fortement ; ensuite il grimpa avec adresse contre les roches du torrent, et arriva sans malheur jusqu'au bord.

- Tu n'es pas encore hors de tout danger, dit le renard ; tes frères ont rempli le bois de sentinelles, qui ont ordre de te mettre à mort si tu parviens à sortir du ravin.

Il se trouva fort à propos qu'un pauvre homme était assis au bord du chemin ; le prince fit échange de vêtements avec lui, et arriva à la cour du roi. Personne ne le reconnut ; mais l'oiseau se mit à siffler, le cheval à manger, et la belle princesse suspendit ses larmes. Le roi, saisi d'étonnement, dit :

- Qu'est-ce que cela signifie ? La jeune fille répondit :
- Je n'en sais rien ; mais j'étais triste, et maintenant je me sens joyeuse ! On dirait que mon vrai fiancé est de retour.

Puis elle raconta au roi tout ce qui était arrivé, quoique les autres frères l'eussent menacée de la tuer, si elle trahissait leur secret. Le roi donna ordre de faire paraître devant lui toutes les personnes qui se trouvaient dans le palais ; le plus jeune prince vint comme les autres, dans ses habits de mendiant, mais la jeune fille le reconnut aussitôt et sauta à son cou. Les deux frères indignes furent saisis et mis à mort ; quant au jeune prince, il fut uni à la belle princesse et désigné comme héritier du roi.

Mais que devint donc le pauvre renard ?

Longtemps après, le prince retourna un jour dans le bois, où il rencontra le renard qui lui dit :

- Tu es maintenant au comble de tes vœux, mais moi, mon malheur n'a point de fin, et

pourtant il ne dépend que de toi de m'en délivrer.

Et cette fois encore il le supplia du ton le plus douloureux de lui donner la mort, et de lui couper ensuite la tête et les pattes. Le prince y consentit enfin, et à peine l'eut-il fait, que le renard se changea en un beau jeune homme ; ce jeune homme n'était autre que le frère de la belle princesse qui venait d'être affranchi de la sorte d'un charme qu'il subissait depuis longtemps ; et désormais, tant qu'ils vécurent, il ne manqua plus rien à leur bonheur.

---

Traduction tirée de Contes de la famille par des frères Grimm, traduit de l'Allemand par N. Martin et Pitre-Chevalier).



**Arabie**

***Histoire du mari et du perroquet***

**Les mille et une nuits, contes recueillis par Antoine Galland (1646-1715).**

Un bon homme avait une belle femme ; il l'aimait avec tant de passion, qu'il ne la perdait de vue que le moins qu'il pouvait. Un jour que des affaires pressantes l'obligeaient à s'éloigner d'elle, il alla dans un endroit où l'on vendait toutes sortes d'oiseaux ; il y acheta un perroquet, qui non seulement parlait fort bien, mais qui avait même le don de rendre compte de tout ce qui avait été fait devant lui. Il l'apporta dans une cage au logis, pria sa femme de le mettre dans sa chambre, et d'en prendre soin pendant le voyage qu'il allait faire ; après quoi il partit.

A son retour, il ne manqua pas d'interroger le perroquet sur ce qui s'était passé durant son absence ; et là-dessus, l'oiseau lui apprit des choses qui lui donnèrent lieu de faire de grands reproches à sa femme. Elle crut que quelqu'une de ses esclaves l'avait trahie ; elles jurèrent toutes qu'elles lui avaient été fidèles, et elles convinrent qu'il fallait que ce fût le perroquet qui eût fait ces mauvais rapports.

Prévenue de cette opinion, la femme chercha dans son esprit un moyen de détruire les soupçons de son mari et de se venger en même temps du perroquet. Elle le trouva : son mari étant parti pour faire un voyage d'une journée, elle commanda à une esclave de tourner pendant la nuit, sous la cage de l'oiseau, un moulin à bras ; à une autre, de jeter de l'eau en forme de pluie par le haut de la cage ; et à une troisième de prendre un miroir et de le tourner levant les yeux du perroquet, à droite et à gauche, à la clarté d'une chandelle. Les esclaves employèrent une grande partie de la nuit à faire ce que leur avait ordonné leur maîtresse, et elles s'en acquittèrent fort adroitement.

Le lendemain, le mari étant de retour, fit encore des questions au perroquet sur ce qui s'était passé chez lui ; l'oiseau lui répondit : « Mon bon maître, les éclairs, le tonnerre et la pluie m'ont tellement incommodé toute la nuit, que je ne puis vous dire tout ce que j'en ai souffert. » Le mari, qui savait bien qu'il n'avait ni plu ni tonné cette nuit-là, demeura persuadé que le perroquet, ne disant pas la vérité en cela, ne la lui avait pas dite au sujet de sa femme. C'est pourquoi, de dépit, l'ayant tiré de sa cage, il le jeta si rudement contre terre, qu'il le tua. Néanmoins, dans la suite, il apprit de ses voisins que le pauvre perroquet ne lui avait pas menti en lui parlant de la conduite de sa femme ce qui fut cause qu'il se repentit de l'avoir tué.

Et vous, vizir, ajouta le roi grec, par l'envie que vous avez conçue contre le médecin Douban, qui ne vous fait aucun mal, vous voulez que je le fasse mourir, mais je m'en garderai bien, de peur de m'en repentir, comme ce mari d'avoir tué son perroquet. » Le pernicieux vizir était trop intéressé à la perte du médecin Douban pour en demeurer là. « Sire, répliqua-t-il, la mort du perroquet était peu importante, et je ne crois pas que son maître l'ait regretté longtemps. Mais pourquoi faut-il que la crainte d'opprimer l'innocence vous empêche de faire mourir ce médecin. Ne suffit-il pas qu'on l'accuse de vouloir attenter à votre vie pour vous autoriser à lui faire perdre la sienne ! Quand il s'agit d'assurer les jours d'un roi, un simple soupçon doit passer pour une certitude, et il vaut mieux sacrifier l'innocent que sauver le coupable. Mais, Sire, ce n'est point ici une chose incertaine : le médecin Douban veut vous assassiner. Ce n'est point l'envie qui m'arme contre lui, c'est l'intérêt seul que je

prends à la conservation de Votre Majesté ; c'est mon zèle qui me porte à vous donner un avis d'une si grande importance. S'il est faux, je mérite qu'on me punisse de la même manière qu'on punit autrefois un vizir. — Qu'avait fait ce vizir, dit le roi grec, pour être digne de ce châtiment ? — Je vais, répondit le vizir, l'apprendre à Votre Majesté ; qu'elle ait, s'il lui plaît, la bonté de m'écouter.

---

Traduit par Antoine Galland (1646-1715).

## Afrique

### ***La guerre entre les quadrupèdes et les oiseaux***

Un jour, la guerre fut déclarée entre les quadrupèdes et les oiseaux. Les oiseaux choisirent l'autruche pour chef, les quadrupèdes se placèrent sous le commandement de l'éléphant, du lion et de la panthère. Alors que les oiseaux se rangeaient pour aller au combat, l'autruche leur conseilla :

"Mes amis, mes petites ailes ne me permettent pas de voler devant vous et d'assumer le commandement. Cependant, je vais vous donner un bon conseil. Voici mes trois oeufs. L'aigle prendra le premier pour le casser sur la tête de l'éléphant. Le faucon s'envolera avec le second pour le fracasser sur la tête du lion. Le marabout en fera autant avec le troisième sur la tête de la panthère. Lorsque nos ennemis verront couler le jaune sur la tête de leurs chefs, ils penseront que c'est leur cervelle et s'enfuiront sans demander leur reste. Nos alliées, les abeilles, se jetteront alors sur l'éléphant, le lion et la panthère et ce sera la victoire !"

Un petit lézard entendit ces propos. Il se hâta de les rapporter au lion qui prit la chose à la légère :

"À la guerre, on ne se bat pas avec des œufs d'autruche !"

Cependant, les oiseaux obéirent à leur chef. L'aigle vola le premier à la rencontre des quadrupèdes. Dès qu'il aperçut l'éléphant, il lui cassa l'œuf sur la tête. La hyène trottait à côté de l'éléphant. Voyant le jaune couler, elle le prit pour de la cervelle. Effrayée, elle se mit à crier :

"Hélas ! hélas ! l'éléphant se meurt !"

Un instant après, le jaune coulait aussi sur la tête du lion et de la panthère. C'en fut trop pour la pauvre hyène. Morte de peur, elle prit ses jambes à son cou, imitée aussitôt par les autres animaux. Les abeilles attaquèrent alors les trois chefs quadrupèdes et les obligèrent à se replier.

Le coq, redoutable guerrier des oiseaux, donna la chasse à la hyène. Au moment où il était sur le point de la saisir dans ses serres et de lui fracasser le crâne à coups de bec, la hyène se coula dans sa tanière. Le coq se posta devant l'entrée et attendit. La hyène se tint coite dans son trou. Au bout de quelque temps, cependant, lorsque tout redevint calme, elle rassembla tout son courage et regarda à l'extérieur. La queue de son terrible ennemi s'agitait devant son nez et la hyène rentra vite dans son trou. A la fin, le coq en eut assez d'attendre. Il arracha trois de ses plus belles plumes, les planta devant la tanière et s'en alla. Lorsque la hyène risqua un nouveau coup d'œil au-dehors, elle revit le panache du coq. Elle essaya encore et encore, mais chaque fois, elle recula, effrayée par les plumes. Ainsi, elle finit par mourir de faim dans son trou.

## Roms

### *La légende de l'oiseau rouge*

Attirés par l'or, la richesse et les friandises, les roms-oiseaux ne suivirent pas les conseils de l'oiseau rouge. N'arrivant plus à voler, ils perdirent peu à peu leurs plumes...

#### **Le texte du conte**

On dit qu'à une époque, lorsque la terre était encore mariée avec le ciel, les Roms étaient des oiseaux. Ils volaient entre la terre et le ciel et rien ne pouvait les arrêter. Ils trouvaient dans le ciel et sur la terre leur nourriture et ne manquaient de rien. Ils vivaient libres et heureux.

Un jour, alors qu'ils volaient au-dessus de la terre, ils virent un magnifique palais qui brillait au soleil. Alors ils descendirent le voir. Ce palais était habité par de gros oiseaux : des poules, des dindes, des oies et des canards. Ces gros oiseaux, éblouis par la beauté des Roms-oiseaux leur offrirent toutes sortes de bijoux précieux et les plus délicieuses des friandises, et ils les invitèrent à rester avec eux. Les Roms-oiseaux s'installèrent dans le palais et bientôt devinrent tous gras et couverts de chaînes en or, de la tête aux pieds.

Un seul oiseau n'avait pas touché aux friandises, ni voulut se couvrir d'or. C'était l'oiseau rouge "e tchirikli loli". Pendant longtemps il essaya de convaincre ses frères que toutes ces richesses n'étaient pas bonnes pour eux et qu'ils feraient mieux de sortir de ce château dans lequel ils s'étaient eux-mêmes enfermés, mais hélas, aucun ne voulut l'écouter.

Alors, "e tchirikli loli" s'éleva dans les airs, monta très haut, très haut, et se jeta du haut des cieux sur les pierres. C'est seulement à cet instant que les Roms-oiseaux se réveillèrent. Ils commencèrent à battre des ailes pour s'envoler dans les airs. Mais tout l'or qu'ils portaient les tirait vers le bas et ils ne pouvaient plus quitter le sol.

Soudain, une petite plume rouge, portée par le vent, fit son entrée au palais et se posa aux pieds des Roms-oiseaux. Alors, tout l'or tomba de leurs corps, mais les ailes n'obéissaient plus. Ils étaient devenus trop gras et trop lourds, et ils n'arrivaient plus à s'envoler. La petite plume rouge, emmenée par le vent, quitta le palais et s'en alla errer sur les routes de la terre.

Les Roms-oiseaux la suivirent comme ils le purent et, ne pouvant plus voler, ils perdirent peu à peu leurs plumes. C'est ainsi que, petit à petit, ils se transformèrent en humains. Hommes de corps, oiseaux dans l'âme, ayant désappris à voler à jamais.

On dit aussi que parfois, les Roms, dans leurs rêves, voient un bel oiseau rouge traverser le ciel. Alors ils s'envolent à leur tour pour suivre "e loli tchirikli" à travers le ciel. Mais ça... c'est dans leurs rêves.

### Pygmées

- La guerre entre les quadrupèdes et les oiseaux Un jour, la guerre fut déclarée entre les quadrupèdes et les oiseaux. Les oiseaux choisirent l'autruche pour chef, les quadrupèdes se placèrent sous le commandement de l'éléphant, du lion et de la panthère. Alors que les oiseaux se rangeaient pour aller au combat, l'autruche leur conseilla :

" Mes amis, mes petites ailes ne me permettent pas de voler devant vous et d'assumer le commandement. Cependant, je vais vous donner un bon conseil. Voici mes trois œufs. L'aigle prendra le premier pour le casser sur la tête de l'éléphant. Le faucon s'envolera avec le second pour le fracasser sur la tête du lion. Le marabout en fera autant avec le troisième sur la tête de la panthère. Lorsque nos ennemis verront couler le jaune sur la tête de leurs chefs, ils penseront que c'est leur cervelle et s'enfuiront sans demander leur reste. Nos alliées, les abeilles, se jetteront alors sur l'éléphant, le lion et la panthère et ce sera la victoire ! "

Un petit lézard entendit ces propos. Il se hâta de les rapporter au lion qui prit la chose à la légère :

" À la guerre, on ne se bat pas avec des œufs d'autruche ! "

Cependant, les oiseaux obéirent à leur chef. L'aigle vola le premier à la rencontre des quadrupèdes. Dès qu'il aperçut l'éléphant, il lui cassa l'œuf sur la tête. La hyène trotta à côté de l'éléphant. Voyant le jaune couler, elle le prit pour de la cervelle. Effrayée, elle se mit à crier :

" Hélas ! hélas ! L'éléphant se meurt ! "

Un instant après, le jaune coulait aussi sur la tête du lion et de la panthère. C'en fut trop pour la pauvre hyène. Morte de peur, elle prit ses jambes à son cou, imitée aussitôt par les autres animaux. Les abeilles attaquèrent alors les trois chefs quadrupèdes et les obligèrent à se replier.

Le coq, redoutable guerrier des oiseaux, donna la chasse à la hyène. Au moment où il était sur le point de la saisir dans ses serres et de lui fracasser le crâne à coups de bec, la hyène se coula dans sa tanière. Le coq se posta devant l'entrée et attendit.

La hyène se tint coite dans son trou. Au bout de quelque temps, cependant, lorsque tout redevint calme, elle rassembla tout son courage et regarda à l'extérieur. La queue de son terrible ennemi s'agitait devant son nez et la hyène rentra vite dans son trou. À la fin, le coq en eut assez d'attendre. Il arracha trois de ses plus belles plumes, les planta devant la tanière et s'en alla. Lorsque la hyène risqua un nouveau coup d'oeil au-dehors, elle revit le panache du coq. Elle essaya encore et encore, mais chaque fois, elle recula, effrayée par les plumes. Ainsi, elle finit par mourir de faim dans son trou.

Mali

Le calao est un grand oiseau noir, avec un grand sac rouge sous le cou. C'est dans ce grand sac qu'il mettait les crapauds et les grenouilles qu'il allait chaque jour capturer dans la brousse. Il revenait les partager avec sa famille.

Comme il ne plaît à personne de garnir le plat d'un autre tous les jours, les grenouilles et les crapauds décidèrent se mettre à l'abri, comme ils n'avaient pas de moyens pour se défendre (ils n'ont ni bec ni serres !). Ils allèrent donc se réfugier au fond de la rivière, où ils bâtirent leurs maisons. Le calao qui ne sait ni nager ni pêcher ne trouva donc plus à manger.

Chaque matin, il partait à la chasse, battait toute la brousse en vain. Le soir, il rentrait bredouille à la maison, et écoutait avec peine les cris et les pleurs de sa femme et de ses enfants :

- On va mourir de faim !

À la fin, le calao était tellement affamé qu'il ne pouvait même plus aller à la chasse. Chaque matin, il se traînait jusqu'à la porte de sa case où il restait couché, pleurant et gémissant comme une orpheline :

- Je vais mourir ! Toute ma famille va mourir de faim !

Un jour Zozani le lièvre qui passait par là le vit dans cet état.

- Qu'est-ce qui t'arrive donc, frère calao, demanda ce dernier apitoyé ? Quand le calao lui eut expliqué ce qui lui arrivait, Zozani le lièvre lui dit :

- Voilà ce que tu vas faire. Demain matin de bonne heure, tu vas recouvrir ton corps de soumbala et te coucher au bord de la rivière pour faire le mort. On va voir ce qu'on va voir !

Le lendemain, le calao fit comme Zozani le lièvre le lui avait demandé. Par sa femme, il se fit oindre le corps avec du soumbala et du datu, des condiments qui sentent très fort. Puis il alla se coucher au bord de la rivière. Zozani le lièvre vint l'ausculter avant de descendre au fond de la rivière annoncer au roi des crapauds et des grenouilles que le calao était mort. Ce dernier ne le prit pas au mot. Il le fit accompagner par le prince héritier pour aller constater le décès du calao.

Le prince héritier du pays des crapauds et des grenouilles vit le calao étendu au bord de la rivière. Il avait les ailes déployées et des légions de mouches bourdonnaient tout autour. Le prince héritier des grenouilles et des crapauds ne crut pas pour autant à la mort du calao. Il lui donna un puis deux coups de pieds. Le calao ne bougea pas. Il alla prendre une épine et piqua et piqua encore le calao. Celui-ci ne bougea pas.

Quand il eut tout fait sans que le calao ne bougea, il redescendit alors au fond de la rivière en courant :

- Papa ! Papa ! Oncle calao est mort et bien mort ! Il est même en train de pourrir. Si on n'organise pas ses funérailles tout de suite, il ne restera rien de lui ! » Aussitôt, le roi appela tout le monde à sortir de l'eau pour aller célébrer la mort du calao. Et tous, femmes,

hommes, enfants sortirent avec des tam-tams et des balafons. Ils firent un grand cercle autour du calao et commencèrent à chanter et danser :

- Oncle calao est mort, vive les grenouilles et les crapauds !

- Grand frère calao est mort, vive nous !

Le calao les laissa chanter et danser jusqu'à ce qu'ils soient tombés ivres morts. Ce fut alors que le calao sauta sur ses pattes et commença à les ramasser : « J'en avale pour ma propre faim et j'en mets dans mon sac pour ma famille ! » Ceux des grenouilles et des crapauds qui ont échappés à sa rage se sont réfugiés de nouveau au fond de la rivière, et depuis, n'en sortent plus. Même pour chanter, ceux qui ne peuvent naturellement s'empêcher de le faire, se contentent de sortir le bout de leur nez pour lancer leur chant et redescendre aussitôt.

Japon

### Le moineau à la langue coupée

Il était une fois un grand-père et une grand-mère. Tous les jours, le grand-père allait en montagne ramasser du petit bois pour faire des fagots. Il accrochait toujours le baluchon qui contenait son repas à la branche d'un arbre pendant qu'il travaillait. Un jour, l'heure du déjeuner étant venue, il ouvrit son baluchon et fut bien surpris : un moineau dormait dedans ! Il ne restait pas une miette du repas, et le grand-père comprit que c'était le moineau qui faisait la sieste qui avait tout mangé. Le grand-père emmena ce joli petit oiseau avec lui quand il rentra à la maison.

Le grand-père et le moineau devinrent de très bons camarades et étaient inséparables. Pendant son travail, pendant les repas, le moineau voletait toujours autour du grand-père, ou s'asseyait sur son épaule. Le grand-père aimait beaucoup son oiseau, et le nomma "Piou piou", le cajolant et jouant sans cesse avec lui. Un jour, grand-père partit travailler à la montagne en laissant Piou-piou à la maison. La grand-mère mit du riz à cuire pour préparer de l'amidon et partit faire la lessive à la rivière voisine. Le moineau était friand de riz, et il picora un peu dans la bouillie. Il pensait bien que grand-mère se fâcherait, mais la bouillie était si bonne qu'il ne put résister et picorant, picorant encore, finit par tout manger.

Quand grand-mère rentra de la rivière et s'aperçut que toute la bouillie de riz avait disparue, elle se mit fort en colère. Elle cria :

"Qui a mangé toute la bouillie que j'avais préparée ?", et regardant l'oiseau, vit que son bec était plein de bouillie. Grand-mère était furieuse ; elle criait :

"Méchant oiseau ! Sale moineau !", et attrapa le moineau. Pour le punir, elle lui coupa la langue avec une paire de ciseaux et le chassa. Quand grand-père rentra le soir, il appela son oiseau, comme d'habitude :

"Piou-piou, Piou-piou, je suis rentré !"

Mais il n'y avait pas trace du moineau. Il demanda alors :

"Grand-mère, sais-tu où est Piou-piou?", et sa femme lui répondit :

"Ce méchant oiseau a mangé toute la bouillie de riz que j'avais préparée; pour le punir, je lui ai coupé la langue et l'ai chassé."

Grand-père se fâcha et lui dit :

"Quelle horreur ! Tu as été bien méchante !" et partit à la recherche de son oiseau.

Grand-père marcha longtemps, et enfin arriva au bord d'une rivière. Là se trouvait un vacher. Il lui demanda :

"Vacher, as-tu vu mon oiseau, le moineau à la langue coupée ?"



Celui-ci lui répondit :

"Oui, j'ai vu ton oiseau ; mais si tu ne bois pas sept baquets de l'eau qui m'a servi pour laver ma vache, je ne te dirai pas où il est allé."

Grand-père se força donc à boire sept baquets de cette eau sale. Alors, le vacher lui dit :

"Continues ce chemin tout droit, et demande de nouveau au fermier que tu rencontreras."

Grand-père reprit la route, et arriva à l'endroit où se trouvait le fermier, qui lavait son cheval. Il lui demanda :

"Fermier, as-tu vu mon oiseau, le moineau à la langue coupée ?"

Celui-ci lui répondit :

"Oui, je l'ai vu ; mais si tu ne bois pas sept baquets de l'eau qui m'a servi pour laver mon cheval, je ne te dirai pas où il est allé."

Grand-père but donc encore une fois sept baquets d'eau sale. Le fermier lui dit alors :

"Continue ce chemin dans la montagne, et va jusqu'à la forêt de bambous ; là tu trouveras la demeure de ton oiseau."

Grand-père continua donc sa marche dans la montagne, et entra dans la forêt de bambous.

Grand-père arriva enfin à la maison du moineau, et lui dit :

"Piou-piou, grand-mère a été bien méchante avec toi; pardonne-moi, je t'en prie."

L'oiseau que le grand-père aimait tant était aussi très heureux de le revoir, et lui offrit à manger, le fit se reposer de son long voyage. Tous deux étaient très gais et parlèrent de mille choses. Grand-père se préparait à rentrer et pensait emmener Piou-piou avec lui, mais le moineau refusa, lui disant :

"Je ne peux pas retourner chez grand-mère."

Grand-père était bien triste de rentrer sans Piou-piou, mais il comprenait bien que le moineau ne veuille pas revenir. Il allait donc partir quand Piou-piou apporta deux malles, une petite et une grande, et dit :

"Grand-père, je t'offre une de ces deux malles en souvenir ; laquelle veux-tu, la grande ou la petite ?"

Comme grand-père était âgé, il répondit que la petite était bien suffisante pour lui, et partit avec la petite malle sur son dos. Quand il fut arrivé à la maison, il ouvrit la malle, et grand-mère et lui furent bien étonnés : elle était remplie d'or, d'argent, de bijoux; c'était un véritable trésor! Au récit de grand-père, grand-mère se mit en colère :

"Mais pourquoi as-tu donc choisi la petite malle? Puisque c'est ainsi, moi je vais aller chercher la grosse !"

Grand-mère partit donc, et suivit le chemin que grand-père lui avait indiqué. Elle arriva à l'endroit où se trouvait le vacher, et lui demanda :

"Vacher, as-tu vu le moineau à la langue coupée ?"

Celui-ci lui répondit :

"Oui, je l'ai vu ; mais si tu ne bois pas sept baquets de l'eau qui m'a servi pour laver ma vache, je ne te dirai pas où il est allé."

A ces mots, grand-mère se mit en colère et lui dit :

"Quoi? Tu ne penses pas que je vais boire cette eau dégoûtante ! Je sais où il faut aller, je n'ai pas besoin de toi."

Grand-mère se remit en route, et rencontra le fermier ; de la même façon, elle refusa de boire les sept baquets et marcha jusqu'à la maison du moineau.

Une fois là, Piou-piou lui demanda :

"Grand-mère, pourquoi es-tu venue me voir ?"

Celle-ci lui répondit :

"Jusqu'à présent j'ai toujours veillé sur toi, aussi je viens te rendre visite."

Le moineau à la langue coupée servit à manger à grand-mère, mais celle-ci lui dit :

"Je suis pressée, donne-moi mon cadeau, il faut que je rentre."

Piou-piou apporta alors les deux malles, et dit à grand-mère :

"Laquelle veux-tu, la grande ou la petite ?"

Bien sûr, grand-mère choisit la grande malle :

"Je suis encore jeune et en forme, donne-moi la grande malle." et partit en portant la lourde malle sur son dos.

Après avoir marché quelque temps, grand-mère commença à être fatiguée, et décida de s'arrêter un instant. Elle avait également très envie de voir ce qu'il y avait dans la malle, mais Piou-piou lui avait bien recommandé de ne pas l'ouvrir avant d'être rentrée chez elle. Grand-mère voulait tellement voir quels trésors elle possédait qu'elle passa outre et souleva le couvercle. Alors des serpents, des mille-pattes et un tas d'autres bêtes et monstres sortirent de la malle, et punirent la grand-mère qui avait coupé la langue du moineau.

## Inde

Un chasseur prit au piège un petit oiseau couleur jaune, un serin. Il allait le tuer pour le faire cuire car il était tirillé par les cris de son corps en dépit de la maigre prise, lorsque le petit oiseau s'adressa à lui :

– Regarde-moi ! Vois ! Je suis minuscule et maigre. Tu ne feras de moi qu'une bouchée. Laisse-moi la vie sauve et je te révélerai trois vérités qui te seront utiles dès demain et tout au long de ton existence.

À cette époque, en ces temps reculés, les hommes et les animaux terrestres avaient l'habitude de se comprendre et de parler ensemble lorsque la nécessité se faisait force de loi.

– Comment te croirai-je ? répliqua le chasseur. Ce n'est qu'une ruse, un mensonge éhonté de ta part, pour avoir la vie sauve !

– Non, non ! jura l'oiseau. Je t'assure ! Je te dirai la première vérité lorsque je serai encore dans ta main ; la deuxième une fois perché sur ton épaule et tu pourras toujours m'attraper facilement ; et la troisième dès que je serai là-haut sur la branche, dans l'arbre, toujours à ta portée.

Le chasseur jugea le marché équitable.

– C'est d'accord, fais-moi entendre la première vérité.

– Si tu perds quelque chose, lui dit le serin, tu ne dois jamais le regretter, car la vie doit aller de l'avant, et non s'encombrer du passé. Que demain ne soit pas l'otage d'hier, car vivre dans le passé, être dans la nostalgie, c'est oublier le présent et se fermer les portes du futur... Vivre, c'est vivre l'instant présent.

Le chasseur réfléchit et trouva que c'était une bien belle vérité. Combien de gens ne cessent de ressasser le passé "avant, c'était mieux !". Et il en faisait partie...

Il tint donc parole et laissa l'oiseau s'envoler vers l'arbre voisin.

– Si l'on te raconte quelque chose d'absurde ou d'in vraisemblable, lui cria le serin, refuse toujours de le croire, à moins qu'on ne t'en donne une preuve éclatante. Fais confiance mais vérifie par toi-même et multiplie tes sources.

Le chasseur acquiesça avec force car combien de ses semblables ne prennent plus le temps de réfuter, de vérifier, d'argumenter et d'arrêter de vivre des "abrévés du vrai"...

Sur ce, l'oiseau s'envola hors d'atteinte et commença à rigoler, à rire et à se moquer du chasseur.

– Comme tu es bête et comme je t'ai bien eu ! Sache qu'il y a dans mon cœur deux diamants pesant chacun plus de cinquante grammes. Non seulement si tu me tuais, ils étaient à toi...

tu serais riche, et en plus tu te serais fait plaisir en te délectant de ma chair tendre et parfumée... Mais tu m'as laissé partir !

Fou de rage, le chasseur s'en arracha les cheveux en regrettant de ne pas avoir tué l'oiseau. Puis il dit au serin :

– Je le savais, je le savais ! Tu vois, la vie n'est qu'un mensonge. Mais au moins, tu as la vie sauve, en contrepartie, révèle-moi au moins la troisième vérité !

– Pour quoi faire, lui répliqua le serin, puisque tu n'es qu'un idiot qui ne met pas en pratique ce que nous venons de dire ? Je t'avais dit de ne jamais rien regretter, et tu regrettes déjà ton geste de m'avoir libéré. Je t'avais dit de ne pas croire des choses invraisemblables, et tu as cru qu'un petit oiseau comme moi, qui ne pèse pas plus de quinze grammes dans ta main, peut renfermer deux diamants de cinquante grammes. Pauvre fou !

Mais voici tout de même la troisième vérité qui te concerne plus que tout autre et concerne tous tes semblables : la convoitise, la cupidité, la jalousie aveuglent le cœur des hommes et ce sont par elles que vous êtes tous abusés.

Sur ces belles paroles, le petit serin s'envola à tout jamais...

## Lettonie

### Conte du coq et de la poule

Dans une cour de ferme, vivaient ensemble un jeune coq et une jeune poule. A vrai dire, la poulette était assez stupide et envieuse. C'est pourquoi, elle jalousait le coq et lui en faisait voir de toutes les couleurs.

Un jour, le coq eut envie de manger des noisettes. Il se rendit dans le pré où se dressait un noisetier et, bien entendu, la poule le suivit. Un instant après, ils arrivaient au pied de l'arbuste. Mais les noisettes poussaient haut et la poule ne pouvait les atteindre.

« C'est toi qui dois les cueillir », cria-t-elle au coq. « Mais prends bien garde de ne choisir que les plus grosses et les plus tendres, sinon je me plaindrai au maître. »

Le gentil coquelet consentit et commença à cueillir ce qu'il pouvait cueillir. La poule s'emparait gloutonnement de chaque noisette, sans se préoccuper de savoir si le coq en avait sa part. Finalement, il ne resta plus sur l'arbuste qu'une seule noisette que le coq lui-même ne pût atteindre.

« Donne-la-moi ! Donne-la-moi ! » insista la poule.

Le coquelet finit par se fâcher sérieusement : « Tu ne vois donc pas qu'elle est trop haute ? » dit-il en colère.

« Tu n'as qu'à grimper, sinon je dirai au fermier que tu as voulu m'embêter »

« Quel poison, cette poule ! » se dit le coquelet en grimpant cependant pour chercher la noisette.

Dieu sait pourquoi, la noisette tomba toute seule, et la poule la reçut précisément sur la tête. Seigneur, quel drame !

« Tu as voulu me tuer ! Tu m'as crevé l'oeil ! » hurla la poule en se précipitant tout droit dans la cour de la ferme.

Le fermier se tenait justement sur le seuil de sa maison lorsque la poule fit semblant de tomber morte devant lui. Dès que le coq fut de retour, le paysan l'interpella en brandissant la canne :

« Qu'est-ce que c'est que cette histoire de noisettes ? »

« Ben ... le noisetier a laissé tomber sa dernière noisette sur la tête de la poule », répondit calmement le coq.

L'homme s'en fut donc demander au noisetier pourquoi diable avait-il fait une chose pareille.

« Je ne l'ai pas fait exprès, maître, mais je ne parviens pas toujours à faire tomber mes noisettes où je veux, d'autant plus que je tremble de froid depuis que la chèvre a grignoté mon écorce. »

« C'est donc la faute de la chèvre », dit le fermier, et il se précipita dans l'étable.

Mais la chèvre avait aussi son excuse :

« Comment aurais-je pu manger cette écorce, alors que le berger ne m'a même pas menée au pré ? »

Le berger passait justement par là. Mais le mystère n'en fut pas éclairci pour autant. Il dit :

« J'aurais volontiers mené paître la chèvre, mais la fermière m'avait promis un beignet au fromage qu'elle ne m'a point donné. Aurais-je dû me rendre au pré l'estomac vide ? »

Cette fois, le fermier en avait par-dessus la tête. Voilà que sa propre femme était responsable de tout.

« Pourquoi n'as-tu pas donné de beignet au fromage au berger, alors que tu le lui avais promis ? » cria-t-il par la fenêtre ouverte de la cuisine.

« Comment peux-tu demander une chose pareille, alors que c'est toi qui as tout mangé ? » s'écria-t-on de l'intérieur.

Le paysan fut comme frappé par la foudre. Il demeura debout, muet, les yeux étincelants et l'esprit en désordre.

« Ainsi, ce serait moi qui ... », commença-t-il. Mais sa colère se retourna subitement contre la poule qui, ne se souvenant plus de rien, picorait tranquillement des grains de blé au milieu de la cour. Sa désinvolture acheva de mettre le fermier en fureur.

« Je vais t'apprendre à être jalouse », cria-t-il. D'un seul bond, il s'empara d'elle et lui tordit le cou. Puis il la tendit à sa femme par la fenêtre de la cuisine :

« Mets donc cette sale bête au four ! Elle n'a jamais rien pondu, embête tout le monde avec sa jalousie et s'en est même prise à moi... »

Ainsi en fut-il de cette poule paresseuse. Personne ne la regretta, hormis le coq qui l'avait mieux connue que les autres. De semblables avatars n'arrivent pas seulement dans les contes. Ils arrivent parfois dans la vie.